

ZÉric
ZEMMOUR
PETIT FRÈRE

roman

DENOËL

Petit frère

DU MÊME AUTEUR

Balladur, Immobile à grands pas, Grasset, 1995

Le Coup d'État des juges, Grasset, 1997

Le Livre noir de la droite, Grasset, 1998

Le Dandy rouge, Plon, 1998

Les Rats de garde (en collaboration avec Patrick Poivre d'Arvor),
Stock, 2000

L'Homme qui ne s'aimait pas, Balland, 2002

L'Autre, Balland/Denoël, 2004

Le Premier Sexe, Denoël, 2006

Éric Zemmour

Petit frère

roman

DENOËL

Pour Clarisse

**« L'antiracisme est le communisme
du XXI^e siècle. »**

Alain FINKELKRAUT

Il ne voulait pas lui faire de mal. Il l'aimait bien, « son petit frère ». Il souhaitait seulement lui donner une leçon, une raclée, une *trerab*. Lui faire peur, lui forcer la main, le contraindre à l'aider encore une fois. « Les Juifs, c'est ça, lui avait dit Mourad, c'est des radins grave. Mais ils en ont, c'est clair. Il faut les aider à partager un peu. » Mourad l'avait rejoint dans le parking. C'était prévu entre eux. Bien sûr, Simon l'ignorait lorsque Yazid était monté dans sa voiture. Pour une fois, il ne l'avait pas garée avec soin dans son « box » capitoné du second sous-sol. Simon ne devait pas rester. Il était en retard. On l'attendait au Queen. Il colla donc son cabriolet contre un pan de mur du premier sous-sol. Yazid se fit insistant.

— Cinq mille euros, cinq mille euros, mais où tu veux que je te les ponde ?

— C'est une question de vie ou de mort !

Simon en avait assez de payer, assez de l'aider, assez de « cracher », dit-il avec colère, pour tout le monde, sa

mère, son frère, son copain. La conversation s'anima, Mourad approcha, Simon s'extirpa de son siège. Yazid le serra, menaçant. Simon s'égosilla, Yazid le bouscula, Mourad arriva. Yazid plaqua Simon contre le mur en béton, Mourad se cala devant une porte pour empêcher toute échappée, Simon se sentit acculé comme un sanglier par des chiens de chasse. Pour la première fois, il eut peur, mais ne savait pas encore de quoi. La voix brisée, il murmura : « Yazid, arrête tes conneries, merde ! » L'autre le serra plus fort, comme si cet appel à la pitié avait réveillé ses pires instincts. Il sortit de sa poche une fourchette et un couteau, et vit dans le regard de Simon un éclair de frayeur qui lui donna une nouvelle envie de faire mal, de briser, de détruire. Il porta le couteau à la gorge de Simon et trancha d'un coup sec. Lorsque le sang gicla à gros bouillons de la gorge de Simon, Mourad poussa un cri d'horreur, quelques insultes en arabe, et tenta de prendre le bras de son frère, comme s'il pouvait revenir en arrière, arrêter le temps. C'était trop tard. Cet ultime geste de raison de Mourad, le sang qui continuait de couler, les hurlements de douleur de Simon, tout donna à Yazid une force décuplée, une excitation inédite, une fureur inconnue, l'envie irrépressible d'achever le travail, de détruire encore et encore. Il lui planta la fourchette dans un œil, qu'il creva ; il tourna la fourchette dans l'orifice comme s'il faisait monter une mayonnaise. Le sang de Simon se répandit sur les murs, gicla sur les vêtements des deux frères, sur le toit de la voiture. Il y en avait tant et tant, il y en avait partout,

et Yazid, pris de frénésie, ne s'arrêtait pas de frapper. C'était une fureur et une jouissance qui ne semblaient jamais cesser. Mourad, effaré et impuissant, sortit en hurlant du parking. À la sortie de l'immeuble, il avala une grande bouffée d'air. Il pleurait. Enfin, Simon s'écroula au pied de son cabriolet Audi TT, sa tête heurta une des roues, son ultime regard fut pour leurs chromes éblouissants, comme un chevalier caressant une dernière fois le galbe élégant de son destrier. Yazid, ses couverts désormais inutiles à la main, remonta par l'ascenseur. Il entra chez lui, se précipita vers sa mère, Aïcha, et lui dit d'un ton exalté :

— J'ai tué le Juif. Allah me bénisse. J'ai tué le Juif. Je suis content qu'il est mort cet enculé, ce bâtard s'il est mort, je suis trop content ce putain de Juif, sale Juif. Qu'Allah me bénisse !

Aïcha hurla des malédictions en arabe que Yazid ne comprit pas. Mourad arriva dans son dos et lui assena sur la joue une claque énorme qui le secoua. Les deux frères pleurèrent. Mourad arracha les couverts des mains de Yazid et les essuya soigneusement avec une serviette, comme il l'avait vu faire dans un épisode récent de l'inspecteur Columbo. Il fouilla dans la poche du survêtement blanc de Yazid, désormais inondé de sang, et s'empara des deux billets de cent euros que son frère avait dérobés au cadavre de Simon. Mais Aïcha avait téléphoné à la police. Déjà ils étaient là, avec leurs questions stéréotypées. Yazid était désormais assis sur une chaise, prostré ; il tenait un Coran dans la main ; du

sang rougissait ses vêtements et s'égouttait lentement au sol. Les policiers tournaient autour de lui en silence, indifférence professionnelle, effroi et dégoût mêlés. Après avoir poussé son « je suis content qu'il est mort cet enulé, ce bâtard s'il est mort je suis trop content ce putain de Juif, sale Juif. Qu'Allah me bénisse ! » comme un cri de guerre, un soulagement aussi, il répondit à leurs questions avec une sérénité, une aisance stupéfiantes. Il se sentait tranquille, libéré. Il avait rempli sa mission. Désormais, son destin était entre les mains de Dieu. Parfois, il plongeait furtivement dans son Coran, parcourait quelques lignes d'une page ouverte au hasard. Il ne déchiffrait l'arabe encore qu'à grand-peine. Mais il ne cherchait pas une inspiration ; il souhaitait seulement une protection renouvelée. Allah l'avait inspiré, le mot s'imposait à lui comme une évidence. Allah l'avait guidé, conduit ; il n'avait été que Son bras armé. Mais comment l'expliquer à ces mécréants de policiers ? Allah trouverait une solution. Il saurait, Lui, ce qu'il devrait leur dire. Il parlerait par sa bouche, comme Il avait frappé par sa main. Tué par son bras.

Allah avait guidé sa main. Allah trouverait une solution. Allah le sauverait.

On a coutume de dire qu'en France tout finit par des chansons. C'est faux. En France, tout commence par des chansons ; mais tout finit dans le sang. Les psaumes émouvants de la religion réformée se brisèrent dans les râles interminables de la Saint-Barthélemy ; les mélodées baroques de Lulli à Versailles furent couvertes par la mitraille de Marlborough ; les refrains joyeux de *La Carmagnole* accompagnèrent le bruit sec de la lame du bon docteur Guillotin ; les opérettes endiablées de la Belle Époque s'achevèrent dans les râles des tranchées ; les chœurs du « tout va très bien madame la Marquise » s'éraillèrent sur les routes de l'exode.

Je songeais à tout cela en déambulant boulevard Saint-Germain, un soir d'automne. J'ai pris l'habitude depuis mes années d'étudiant de réécrire l'Histoire de la France et du monde en marchant, les yeux baissés, la tête pleine de ruminations. Je n'admire guère les élégants immeubles parisiens, je glisse le pied, toujours le droit, dans les crottes de chien, seul le déhanchement

d'une femme me distrait parfois de mes réflexions. Quand j'ai la chance d'emmener l'une d'entre elles en week-end amoureux à Rome, Venise ou New York, je fais mine de m'extasier sur le dernier gratte-ciel ou de me laisser bercer par le chant tarifé des gondoliers, main dans la main, cœur contre cœur, l'amour, c'est regarder dans la même direction, mais mon esprit, lui, ne se laisse nullement happer par ces mièvreries pour adolescentes boutonnières, il caracole, mon esprit, puis il plonge dans le fleuve glacé des siècles et des siècles, et, tel un demi-dieu de l'Antiquité, en détourne le cours. Je n'abolis pas l'Édit de Nantes et je n'envoie pas les protestants faire la fortune de l'Angleterre et de la Prusse ; je n'épouse pas Marie-Antoinette ; je n'envoie pas la Grande Armée se perdre en Espagne et en Russie ; je l'emporte à Waterloo, Grouchy a arrêté Blücher avant qu'il ne sauve Wellington ; je ne trouve pas assez de taxis de la Marne pour empêcher les Allemands de foncer sur Paris ; j'écoute les conseils stratégiques du colonel de Gaulle et je contiens l'offensive d'Hitler avec mes blindés ; je donne la victoire aux sudistes américains dans la guerre de Sécession ; j'arrête Lénine dans son wagon plombé avant qu'il n'entre en Russie ; j'assassine Hitler en 1938 ; je tue Churchill la même année, et l'Angleterre s'allie à l'Allemagne ; je suis Kennedy père, je deviens président des États-Unis à la place de Roosevelt et l'Amérique soutient les nazis...

J'éprouve une passion déraisonnable pour l'Histoire. À l'école, déjà, je levais sans cesse le doigt, ravissant

mon professeur, exaspérant mes camarades. « C'est ton péché mignon », me reproche mon éditeur non sans raison : mes leçons d'Histoire ralentissent l'action d'un roman. Je devrais cependant préciser. Longtemps j'enfermai ma passion historique entre des œillères étroites. Comme pour tous mes amis de jeunesse, je datais l'aube de l'humanité de 1917. Je dévorais sans me lasser *Une vie* de Léon Trotski, ignorant Michelet, Balzac ou Flaubert. Le xx^e siècle obscurcissait mon horizon ; la Seconde Guerre mondiale se réduisait à l'extermination des Juifs ; l'Histoire de France à l'Occupation, un Vichy éternellement recommencé. Il y a quelques années, j'ai découvert, effaré, que le monde avait tourné avant notre siècle de fer ; que des Français avaient sauvé des Juifs ; que Pétain n'avait pas régné de Clovis à de Gaulle. Une révélation tardive mais salutaire. Ou plutôt salutaire mais tardive. Mon éditeur a raison : je ralentis l'action.

Ce soir-là, c'était en novembre 2003, je quittais donc un hôtel particulier de la rue de Varennes, transformé depuis longtemps en ministère. Lambris, dorures, tapisseries d'Aubusson, vases de Sèvres, boiseries, bergères, marqueteries, parquets Versailles, jardin à la française, les ministres de la République vivent dans l'univers délicat, à la fois puissant et déjà un brin décadent, de la France de Louis XV. Le superbe palais de pierre avait appartenu au duc de Castries. Je songeais que la Révolution française fut d'abord un formidable transfert de propriété immobilière de l'ancienne aristocratie, celle de la cour des rois, à la nouvelle, les ministres de la Répu-

blique. Je suis incorrigible : je ralentis l'action. Je sortais d'un excellent dîner avec mon ami Pierre Gaspard. Il est ministre, mais je ne sais plus de quoi ; il est passé de l'Environnement au Commerce extérieur sans oublier la Recherche. J'ignore où la boule de la roulette s'est pour l'instant immobilisée. Il est ministre, c'est ce qui lui importe. À moi également. Quand il a été nommé pour la première fois, il a fait imprimer un double jeu de cartes de visite sur lesquelles était inscrit : Pierre Gaspard ministre, et Pierre Gaspard ancien ministre. Je ne pourrai pas non plus déterminer précisément s'il est de droite ou de gauche. Il aime à conter sa surprise désormais feinte lorsqu'il découvrit, lors des Conseils des ministres européens, qu'il se retrouvait sur n'importe quel sujet à gauche de tous les gouvernements socialistes du continent. Il est moderne. C'est ce qui lui importe. À moi également.

Le dîner n'avait pas été mémorable. On surestime toujours la cuisine servie dans les ministères. Jamais médiocre, mais souvent banale. Servie par des loufiats en livrée empressés et sympathiques, mais parfois empruntés, qui ne peuvent s'empêcher de laisser traîner des oreilles indiscretes et d'esquisser des sourires égrillards. Nous étions cinq autour de la table, en compagnie de nos deux femmes et de la directrice de la communication du ministre, Monique Brassard, une femme blonde bien mise, la cinquantaine sportive, les rides escamotées, les seins consolidés, la croupe raffermie, et les lèvres épaissies. La discussion tourna vite autour des

nouvelles relations entre les hommes et les femmes. Peu à peu, la gaudriole laissa place à la revendication ; la conversation théorique et détachée à la vindicte ; les analyses plus ou moins fumeuses sur « l'héritage de Mai 68 » aux règlements de comptes. L'ambiance devint tendue. La femme de Pierre, Sylvie, lui jeta des regards furibonds ; je m'efforçai d'ignorer les piques de ma compagne, Anne. Monique Brassard sortait de son second divorce. Nous rôdions autour du premier. Pierre avait rencontré Sylvie lors de leurs années d'études à Sciences Po. Quatre enfants les avaient soudés l'un à l'autre par des chaînes d'amour et de nuits blanches, de fureurs et de fous rires. Pierre avait toujours été infidèle, une infidélité masculine banale, épisodique, tacitement tolérée par sa femme ; mais son élection à l'Assemblée nationale aux législatives de 1993 avait donné des ailes au gaillard. Le coq de village étendit son territoire aux limites nationales. Son bureau au Palais-Bourbon devint l'ancre lubrique où il besognait secrétaires, militantes, journalistes. Afin de surveiller l'inconstant, Sylvie abandonna son travail et devint son assistante parlementaire. Elle partait chaque matin avec lui au Palais-Bourbon, le suivait dans sa circonscription de Seine-et-Marne, réglait son agenda à la minute près. Ses escapades ne parurent que plus désirables à Pierre. Sylvie le soupçonnait d'avoir une liaison « plus sérieuse ». Elle n'avait pas tort. La fille avait vingt ans de moins qu'elle, c'était, ainsi que Pierre me l'avait décrite, les yeux brillants, une grande brune déliée et délurée, au regard aussi noir que sa che-

velure, au teint mat, aux manières à la fois brusques et sensuelles. Sylvie était une petite blonde, empâtée par l'âge et les grossesses, sage produit de sa province tourangelles. Elle craignait le pire. Pierre Gaspard ne goûtait pas davantage la transparence des patrimoines que celle des sentiments. Seule cette position idéologique le retenait encore sur la pente de la séparation ; Sylvie croyait « qu'il gardait quelque chose pour elle ».

Ma position ne s'avérait pas plus brillante. J'étais marié depuis un an. Anne avait accouché d'un petit Samuel, trois mois plus tôt. Cette naissance avait provoqué un cataclysme. L'enfant, alors que j'avais atteint la quarantaine, avait radicalement transformé mon regard sur le monde, sur moi, sur elle. Tout ce que j'aimais jusqu'alors, désormais je le détestai ; tout ce que je rejetais, je le chéris. Anne de La Sablière de Maison Neuve de Montmorency — son patronyme officiel qu'elle avait raboté en Anne Sablière — était une grande femme élancée au port souverain, aux hanches étroites et aux attaches fines, aux longues jambes et aux seins menus. Elle arborait une grâce aristocratique, économe de ses gestes comme de ses mots. Longtemps je fus fasciné par l'élégance de ses manières et de ses pensées, le raffinement de ses goûts et de ses propos. Elle incarnait à mes yeux éblouis la quintessence de la femme française, produit de siècles de catholicisme et de bel esprit, de salons et de couvents. Je la désirai, l'aimai et l'admirai. Elle m'appelait Solal quand elle jouissait. Je goûtais la France en elle ; elle chérissait l'Autre en moi. Dès que mon fils

*Photocomposition Graphic Hainaut.
Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 29 janvier 2008.
Dépôt légal : janvier 2008.
Numéro d'imprimeur : 70365.*

ISBN 978-2-207-25668-8 / Imprimé en France.

158805.


Éric ZEMMOUR

PETIT FRÈRE

Journaliste de presse écrite et de télévision, écrivain, Éric Zemmour a publié deux romans : *Le Dandy rouge* (2000), *L'Autre* (Denoël, 2004), et un essai remarqué et controversé : *Le Premier Sexe* (Denoël, 2006).

Par une nuit de novembre 2003, le jeune Simon Sitruk, jeune DJ déjà célèbre, est assassiné dans le parking de son immeuble par son ami d'enfance. L'enquête dans le XIX^e arrondissement de Paris révèle la décomposition d'un quartier populaire soumis à des tensions de plus en plus violentes. Témoin d'un glissement vers le chaos qui culmine avec la mort de Simon Sitruk, l'enquêteur, compagnon de route de la gauche antiraciste, revient sur les illusions et les mensonges de sa génération. Fiction librement inspirée d'un fait divers, *Petit frère* plonge au cœur des conflits communautaires de la société française. Un roman lucide sur la faillite tragique de l'intégration et les impostures d'une certaine élite.

DENOËL
www.denoel.fr

B 25668.5  01.08
ISBN 978.2.20725668.8
© 2006 Le Livre de Poésie

